

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 3 (1900)

Heft: 144

Artikel: Les mesures contre la peste

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250051>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des croix de bois lentement s'effacent. Après avoir fait « un brin de jardinage », à la tombe de « la bourgeoise », le vieillard ne fléchit point le genou. Depuis un demi-siècle, il avait désapris la grande science de la prière, cette science qui seule pourtant est accessible, même aux ignorants, et surtout aux humbles. Il se contenta d'embrasser d'un long regard l'horizon dont toujours s'étaient remplis ses yeux, les champs dégarnis par la moisson, les prairies où les derniers regains étaient fauchés, les collines boisées sur lesquelles l'automne mettait ses premières teintes sombres.

Au milieu de l'enclos funèbre, l'église dressait son clocher moussu incliné sous le poids des siècles. Jamais, sauf — pour obéir presque inconsciemment à une tradition vénérable — aux jours de la Toussaint et des Rameaux. Fulgence Cagniard ne franchissait le seuil du temple. Et, comme beaucoup de ses voisins l'imitaient en ces deux fêtes, l'humble sanctuaire paraissait alors presque riant avec la foule qui l'empissait jusqu'au porche, et avec tout le modeste luxe qu'y déployait l'abbé Belloncle, le curé de Fonteville, heureux de ne point prêcher, pour une fois, dans le désert.

Mais, par ce dimanche de septembre, en une région où, plus qu'ailleurs, la foi languit, l'église était à peu près déserte ; aux chœur, deux chantres édentés martelaient seuls les saintes paroles des psaumes ; les enfants des catéchismes leur faisaient, tant bien que mal, écho. Au bas de la nef cinq ou six vieilles femmes, des pauvresses pour lesquelles le dimanche était comme un repos, comme un fugitif et pâle rayon de soleil dans leur dure et terne existence, égrenaient leur chapelet de buis.

Mù par une inspiration qu'il ne s'expliqua point, mais qui venait du ciel, Fulgence Cagniard entra. Et en voyant la solitude qui régnait sous la voûte délabrée, en contemplant les autels dépeints qu'ornaient de fausses fleurs poussiéreuses, en regardant le curé, qui, dans sa stalle, semblait tout triste du bien qu'il rêvait et qu'il ne parvenait pas à faire, le vieux fermier sentit quelque chose comme une émotion lui poigner le cœur. Son front se raya d'un pli sombre. Il se prit à murmurer un lambeau de prière qu'à grand-peine il retrouva au fond de sa mémoire, et lorsqu'il sortit bientôt après, il grimaça entre les dents qu'il n'avait plus : Tout de même, ça ne doit point être pour s'amuser qu'on se met curé de campagne. »

Il ne parut cependant pas que cet épisode eût laissé beaucoup de traces dans l'âme épaisse du vieux fermier. De nouveau son potager et ses lapins semblèrent accaparer toutes les préoccupations dont il était susceptible. Et quand il retorna au cimetière, il n'entra plus dans l'église où le plâtre des murs sous les atteintes du temps s'effritait davantage, où chaque mois qui passait mutilait un peu plus les vieux saints de pierre...

Or, voici qu'il y a une huitaine, ayant « pris un coup d'air », le bonhomme sentit soudain que « ça n'allait pas », que l'heure était venue de faire face à la mort qu'il avait toujours défiée, dans sa vigueur de paysan « bâti à chaux et à sable. » Avant de s'aliter, avec des efforts presque héroïques, il écrivit six ou sept lignes sur un papier timbré, puis il appela Gracieuse que de tristes pressentiments rendaient plus maussade encore qu'à l'ordinaire, et il lui dit d'une voix ferme : « Je crois bien que j'ai fumé ma dernière pipe. Va chercher l'abbé Belloncle. »

Lorsqu'il entra dans la chambre où allait mourir le vieillard, le prêtre ne put se défendre d'un petit mouvement de sainte joie. Depuis vingt années qu'il évangélisait la commune,

nul de ses paroissiens, trop négligents durant leur vie, n'avait pourtant quitté la terre sans le pardon suprême. Et, longtemps le bon curé avait craint que, seul, Fulgence Cagniard ne restât jusqu'au bout inaccessible aux appels d'En-haut, pour continuer son rôle d'homme fort...

Avant-hier, la pieuse satisfaction du vieux prêtre s'est changée en un véritable transport d'allégresse et de gratitude quand il sut que, de sa main inhabile rendue tremblante par la mort qui approchait, sur la dernière feuille de papier timbré qu'il ait remplie, Fulgence Cagniard avait tracé ces quelques mots : « Je lègue toute ma fortune à M. l'abbé Belloncle, pour qu'il fasse construire une église neuve, avec l'espérance qu'elle sera mieux que l'ancienne, aimée et fréquentée par les paroissiens de Fonteville. Et je voudrais réparer ainsi les fautes d'une existence que la religion aurait rendue meilleure, plus utile, plus heureuse. »

Joseph LEGUEU.

Les mesures contre la peste

On signale toujours des cas de peste à Glasgow et on se demande si le fléau restera circonscrit à cette cité.

Un rédacteur du *Gaulois* a interviewé le « chef du laboratoire de la peste » à l'Institut Pasteur et lui a demandé son opinion sur la redoutable épidémie qui vient d'effleurer l'Essose.

Nous sommes, dit-il, dans le laboratoire de la peste. Ici et là, des bocaux, prisons transparentes où s'agitent des souris blanches ; sur des rayons étagés, une bibliothèque de bactériologiste, avec, dans les cases vides, des petites boîtes d'acajou renfermant de mystérieux appareils, des éprouvettes, des flacons. Sur la table, un microscope compliqué, des lancettes, de longues pinces, une seringue de Pravaz.

— Vous pouvez rassurer vos lecteurs, nous dit notre interlocuteur. Si la peste venait nous sommes armés pour la combattre.

« Et puis, je ne sais pourquoi on s'imagine ce fléau comme la plus terrible maladie qui puisse sévir sur l'humanité ; la peste n'est pas plus dangereuse que la fièvre typhoïde, l'influenza ou le choléra ; en effet, le choléra et la fièvre typhoïde sont contagieux par le tube digestif, tandis que la peste n'est guère transmissible par inoculation.

« Le principal facteur qui se charge de sa propagation, c'est le rat ou plutôt les parasites que ce rongeur porte sur lui. La moindre piqûre de puce peut communiquer la peste avec plus de sûreté que le contact d'un pestiféré. En effet, du corps d'un Annamite pestiféré, par exemple, une puce gorgée de sang contaminé sautera sur le dos du premier rat ou de la première souris qui passe, elle suivra son rat sur un navire en partance pour n'importe quel port du monde ; par monts par vaux, elle viendra échouer dans la chemise d'un honnête matelot ou passager, qui, deux jours plus tard, sera atteint de peste bubonique.

Le microbe de la peste est un coccobacille de forme ovulaire, voyez. »

Le docteur nous fait voir, dans son microscope, une petite lamelle de verre où sont déposées des cultures, des microbes prises dans la rate d'une souris pestiférée.

Cela ressemble vaguement à une carte géographique coloriée de rouge et de violet. Au milieu des globules de sang teintés de mauve, se trouvent des taches rouges, ovales, parfois accolées. Ce sont des microbes de la peste... parfaitement inoffensifs, d'ailleurs, puisque l'ai-

mable docteur consent à nous offrir cet échantillon curieux de la flore de l'institut Pasteur.

Car le bacille de la peste est un végétal ;

— C'est une sorte de champignon, de cryptogame, et nous le cultivons ici en l'ensemencant sur des milieux spéciaux.

« Voyez cette éprouvette, il y a là des bacilles qui ont tué le docteur Muller, et il y en a assez pour infecter tout Paris. »

Cette affirmation jette un léger froid sur la conservation et, pour faire diversion, nous nous tournons vers les bocaux de verre où les petites souris blanches furètent, le museau rose en quête.

— Ce sont des souris pesteuses, explique le savant. Celle-ci ont été infectées, puis immunisées à l'aide du sérum, ce qui prouve que notre sérum est bon, car deux autres souris sont mortes de la peste, qui avaient été infectées, mais non inoculées afin de servir de témoins. Voyez, celles-ci se portent bien.

« La peste, d'ailleurs, n'est pas aussi contagieuse, même par inoculation, qu'on l'imagine ; tenez, il y a trois semaines, j'ai été mordu par une de ces petites pestiférées, et cependant je ne m'en porte pas plus mal. La frayeur est aussi un excellent élément de contagion. Donc, le meilleur moyen pour échapper à la peste est d'observer dans les soins de la toilette une minutie rigoureuse. D'ailleurs, l'Européen, en raison de son tempérament et des conditions du bien-être où il vit, est plus réfractaire à la peste que les Hindous, les Chinois et tous les peuples d'Asie. Ce qui explique l'épouvantable mortalité causée par la peste dans ces régions, c'est d'abord l'aptitude spéciale des sujets, toute absence d'hygiène et puis l'inoculation naturelle du microbe. La plupart de ces indigènes marchent pieds nus sur les routes, et dans les broussailles, où des animaux atteints de la peste ont laissé des gouttes de sang souillé sous l'arête des cailloux et la pointe des épines.

« Au sujet des mesures préventives contre la peste, je vous ai dit que les mesures les plus efficaces étaient prises dans tous nos ports. En dehors des formalités de la quarantaine, dès qu'un malade présente des symptômes suspects, on l'inocule, ainsi que le médecin qui le soigne et toutes les personnes dont il est approché. Il y a des réserves de sérum dans tous les ports.

« Et puis l'efficacité de notre traitement est à la fois curatif et préventif ; l'injection hypodermique de 5 à 10 centimètres cubes de sérum immunisé pendant trois semaines. On soigne les pestiférés au moyen d'injections intra-veineuses, depuis les heureuses expériences qui ont été faites de ce procédé, à Oporto, par les docteurs Salimbeni et Calmettes. La proportion des guérisons ainsi obtenues est la même que pour la diphtérie combattue par le sérum. »

LETTRE PATOISE

Da lai Montaigne

Dains in velaidje appelaif Nimportou, ai y aivait in bon véye tchurié, qu'aimait bin recidire ses aimis, mais el 'avait enne tieusenière qu'était aivariciouse, ayale, qu'elle gremoinkait tchèque fois qu'ai fayait botai in service de pu. In djeuene vithiaire, qu'i veniait bin sevant, se bayé en voudge de ci défat ; tchain elle était encoué mā virié, elle n'y botait que tchetchur enne pommate, in vare de vin... el étint quasi rationnais ! Ai se dié ; « Toi, i-veu-vouë te faire ai faire in pô pénitaince pou ton aivouairice. Le tchurié allé in djioué feu ; le vithiaire en profité pou allai demaindai aipré lu. Lai servainte